

Études littéraires africaines

EHORA (Effoh Clément), *Roman africain et esthétique du conte*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2013, 240 p. – ISBN 978-2-343-02280-2



Farès Babouri

Numéro 37, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026273ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026273ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Babouri, F. (2014). Compte rendu de [EHORA (Effoh Clément), *Roman africain et esthétique du conte*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2013, 240 p. – ISBN 978-2-343-02280-2]. *Études littéraires africaines*, (37), 205–206. <https://doi.org/10.7202/1026273ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

entre « concrétistes » et « élitistes » dans le pays, débat lui-même héritier direct des discussions de l'intelligentsia culturelle coloniale.

Pour le reste, on parcourra avec intérêt ces déclarations variées, toutes de l'ordre d'une poétique, qui témoignent d'un état du champ et parfois nous en apprennent au sujet des parcours individuels. Ceci, pour l'historien de la littérature. Chaque auteur à sa manière y expose son point de vue, les uns dans une posture plus « modeste », effectivement, que les autres. Une seule femme dans cet ensemble, mais ce n'est sûrement pas le résultat d'une discrimination de la part de l'éditeur : plutôt une question qui reste à poser. Un regret : qu'on n'en ait pas profité pour produire des bibliographies plus exactes ; ainsi, la fameuse coquille *Misère au point / poing* pour tel titre de Kangomba se retrouve telle quelle : c'est aussi ainsi, malheureusement, qu'on produit de l'illégitimité.

■ Pierre HALEN

EHORA (EFFOH CLÉMENT), *ROMAN AFRICAIN ET ESTHÉTIQUE DU CONTE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2013, 240 P. – ISBN 978-2-343-02280-2.

Cet essai s'intéresse à l'importance du conte dans le roman africain. Il se situe ainsi à son tour au « carrefour de l'oral et de l'écrit », pour emprunter un titre de N. Kazi-Tani, *Roman africain de langue française au carrefour de l'oral et de l'écrit* (1995), et dans le prolongement de nombreux autres critiques comme Mohamadou Kane (1975) ou Amadou Koné (1985). La contribution d'Effoh Clément Ehora consiste à montrer la manière dont le conte féconde le roman : « Autrement dit, comment les romanciers africains exploitent-ils les techniques et les procédés narratifs du conte traditionnel ? Par quel moyen le conte *informe-t-il* et renouvelle-t-il l'écriture romanesque africaine ? Quelle est la nature des nouvelles formes romanesques nées de l'hybridation des formes, genres et des discours ? » (p. 18). À cet effet, l'auteur a étudié un échantillon de romans écrits entre 1950 et 2000, tels que *L'Ivrogne dans la brousse* d'Amos Tutuola (1952), *Maimouna* d'Abdoulaye Sadjji (1953), *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe (1958), *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1976), *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma et *Les Naufragés de l'intelligence* de Jean-Marie Afiassi (2000), entre autres.

E.C. Ehora étudie la manière dont le conte *in-forme* le roman africain, au sens où il lui suggère, voire lui impose sa forme (p. 21).

Cette influence s'aperçoit notamment dans les personnages, l'espace-temps et le merveilleux du conte, qui permettent que les romanciers africains « reproduisent l'utopie sociale » (p. 21) de cette oralité. C'est décelable également dans le choix du titre, qui renvoie ainsi à la formule initiale étiologique du conte, lorsque le griot ou le conteur débute par « Il était une fois... », ou une autre locution introductive ; *Le Monde s'effondre*, par exemple, rappelle l'anéantissement d'un modèle sociétal ainsi que celui de son héros Okonkwo : c'est ainsi que ce roman peut être assimilé à un « mythe de création ou un conte étiologique » (p. 28) expliquant l'effondrement de la société et de la tradition africaines.

Passant au peigne fin les ouvrages étudiés, E.C. Ehora retrouve, dans le roman africain, les formules liminaires chères au conte, les chansons, les indispensables dialogues entre le griot (conteur / romancier) et son public, et aussi les formules de clôture. En somme, le roman africain ne fait que réécrire la tradition orale dans une sorte de palimpseste.

■ Farès BABOURI

EMENYONU N. (ERNEST), ED., *WRITING AFRICA IN THE SHORT STORY*, [N° SP. DE] *AFRICAN LITERATURE TODAY*, (WOODBRIDGE (UK) – ROCHESTER (NY) : JAMES CURREY), N°31, 2013, 179 P. – ISBN 978-1-84701-081.

Ce numéro de la revue *African Literature Today*, dirigé par Ernest N. Emenyonu (University of Michigan-Flint), spécialiste de la littérature nigériane et auteur notamment de *The Rise of the Igbo Novel* (Oxford, 1978) et de *Tales of our Motherland* (Ibadan, 1999), est consacré à la nouvelle africaine. On y trouve treize articles, tous rédigés en anglais et dus à la fois à des chercheurs occidentaux et africains, qu'ils soient établis en Afrique ou aux États-Unis ; le numéro comprend, en outre, une interview d'Ama Ata Aidoo, auteure ghanéenne sur laquelle porte également le dernier article. L'ensemble est très représentatif de ce genre littéraire, tant sur le plan géographique que linguistique, puisqu'il porte sur les nouvelles d'Afrique du Nord (Soudan, Égypte, Algérie), d'Afrique de l'Ouest (Nigeria, Ghana), d'Afrique australe (Afrique du Sud, Zimbabwe, Botswana) et d'Afrique des Grands Lacs (Ouganda), essentiellement des œuvres rédigées en anglais, mais aussi en français (Mohammed Dib) et en arabe (Alifa Rifaat). Le propos est original puisque le genre de la nouvelle reste, à tort, le parent pauvre des études littéraires (pas seulement dans le domaine africain, d'ailleurs), alors qu'il